

« Le chant des radiateurs » dans la maison d'arrêt d'Aurillac

Le jeudi 15 mars 2018

Quand nous avons reçu la feuille de route du festival « *Par monts et par mots* » organisé par le Conseil Départemental du Cantal, nous avons eu la surprise et la joie de découvrir qu'une de nos 6 représentations du « *Chant des radiateurs* » nous mènerait dans la maison d'arrêt d'Aurillac.

Cela faisait longtemps avec Claire que nous espérions avoir la chance de partager les mots de Christian Bobin dans une prison, mais cela ne s'était jamais produit.

En ce jeudi 15 mars, nous avons rendez-vous à 11h à la maison d'arrêt. Toute la matinée, je tourne en rond. Je sens le stress monter. Qu'est-ce qu'ils vont penser des mots de Bobin en prison ? Est-ce que c'est vraiment adapté ? Est-ce qu'ils ne vont pas trouver ça trop naïf... ?

Je repasse dans ma tête toutes les phrases en essayant de les imaginer, de les ressentir dans le cadre d'un enfermement...

C'est heure. Devant le bâtiment, rien n'indique qu'il s'agit de la maison d'arrêt. Si ce n'est le petit trou grillagé à hauteur des yeux, comme dans les cachots des châteaux.

Devant la porte, avec Claire on retrouve Marie-Line qui organise la tournée. On sonne. On entend tourner la clé, le loquet glisser et une épaisse porte blindée s'ouvre. Salutations au gardien. Carte d'identité. Portique de sécurité. Ouverture de la caisse du violoncelle. Rayon X. Tout le matériel qui rentre a été préalablement listé et notifié.

Après les formalités, on est accueilli par Alain, « prof » dans la maison d'arrêt depuis 17 ans. Ensemble on se dirige vers la zone de « détention ». Un gardien de chaque côté tourne sa clé simultanément pour permettre à la porte de s'ouvrir. Pour « éviter les prises d'otages » nous dit-on. On passe devant les parloirs, la cuisine. On salue d'autres surveillants, on franchit d'autres grilles.

Une odeur particulière flotte dans la prison.

Alain nous emmène jusqu'à la salle de classe où il donne ses cours et la petite bibliothèque où on va faire le spectacle. 12 détenus sont espérés. Alain a travaillé préalablement avec 7 d'entre eux.

On se pose dans la bibliothèque pour répéter. Contre le mur quelques étagères de livres et de BDs. Au fond, une petite fenêtre grillagée laisse passer un peu de lumière du jour. Si on se met debout sur une table, on peut distinguer depuis cette lucarne la cour des prisonniers. Quelques mètres carrés comme seul espace extérieur de respiration... Sur le mur derrière nous, une belle horloge réalisée par un détenu lors d'un atelier poterie. Les aiguilles ne tournent pas... Ici, le temps s'est arrêté.

Le midi on mange à l'extérieur avec Alain et Myriam du SPIP qui nous racontent un peu les projets qu'ils tentent de mettre en place avec les détenus : court métrages, match de rugby avec des professionnels, ateliers d'écritures,...

De retour dans la prison, dernières respirations dans la petite salle de classe qui fait office de loge pendant que les détenus s'installent dans la bibliothèque. J'essaie de faire le vide. J'ai une boule au ventre. Le doute s'installe...

Puis le spectacle commence. 12 hommes nous font face. Ils ont tous la tête baissée, les yeux voilés. Leur présence, leur silence, leur regard du coin de l'œil, m'oblige à chercher une voix encore plus

proche du quotidien. Dans la simplicité.

Au fur à mesure que les mots de Bobin font des ricochets dans la pièce, je sens certains regards qui se relèvent petit à petit. Certains sourires qui s'esquissent. Deux hommes commencent à opiner du chef à certaines des phrases.

Arrive le moment du spectacle ponctué d'un grand silence. La qualité d'écoute est énorme. On ressent l'émotion. On n'entend pas un bruit. Ou plutôt si, on entend des frôlements de vie, resserrés, denses, remplis, mais apaisés.

Le spectacle arrive à sa fin. Plusieurs têtes sont levées. Plusieurs regards, droits.

Très vite les questions fusent.

Un homme à lunettes : « *Ce spectacle il est un peu fou, mais en fait non, il est juste. C'est comme moi, des fois on me dit que je suis un peu perché, mais en fait non.* »

Un autre homme derrière lui commente en rigolant à son copain : « *Non mais lui, il est comme eux de toute façon.* »

L'homme à lunettes poursuit : « *Y'a beaucoup de phrases qui m'ont parlé. D'ailleurs j'en ai noté plusieurs sur mon carnet. Par exemple quand il dit que c'est important de mettre des bouquets de fleurs dans un endroit où on vit seul... Moi ça me fait penser qu'ici aussi dans une prison il peut y avoir des belles choses qui fleurissent... Est-ce que vous pensez que ce texte il peut aussi parler à des gens qui sont à l'extérieur ? Moi je pense que oui. Par contre, concernant la musique à plusieurs reprises je n'arrivais pas vraiment à savoir si elle était joyeuse ou si elle était triste...* »

Un autre homme prend la parole. C'est la première fois que je vois ses yeux. Pendant tout le spectacle il avait la tête tellement baissée que je pensais qu'il n'était pas du tout rentré dedans. Là il nous dit « *Moi j'ai lu ce livre "Autoportrait au radiateur", hier soir. D'ailleurs, j'avais déjà lu plusieurs livres de Christian Bobin dans une autre prison. Mais c'est pas pareil de l'entendre. J'en ai eu des frissons.* » Puis il nous cite une phrase de Prévert.

Un homme au premier rang plus âgé nous demande : « *Pourquoi vous êtes venus ici ? C'est vous qui avez choisi de venir ?* » Marie-Line explique alors sa démarche et son travail avec Alain.

Ensuite plusieurs petites discussions se créent en même temps. Voyant qu'on parle avec les hommes au premier rang, l'homme à lunettes se lève et vient s'asseoir à côté de nous en disant : « *J'ai l'impression que c'est ici que ça se passe maintenant la discussion.* »

Puis il s'avance vers nous et nous dit en aparté, en paraphrasant une phrase de Bobin « *Avec ce spectacle, vous m'avez offert assez de joie pour les 20 années à venir... au moins...* » .

Soudain, un homme plus jeune qui était assis tout au fond se lève et nous dit : « *Quand j'étais dans la prison de Grenoble on avait fait du théâtre. J'avais beaucoup aimé. Est-ce que je peux venir vous montrer mon petit spectacle ? Il dure juste 2 minutes.* »

Il vient alors se présenter debout devant les autres. Il se tient très fier, le torse bombé. Il a presque les larmes aux yeux. Il déclame un texte qu'il a écrit « *pour donner du courage à ses frères* ». Il termine sa tirade par « *Un jour vous serez à nouveau debout face à vos familles* ».

Émus, on se laisse portés par ces instants chaleureux et imprévus.

Un autre homme plus âgé se met à raconter un projet de film qu'ils ont tourné l'année dernière dans la prison de Corbas. Une histoire de navette spéciale qui s'écrase sur la mauvaise planète...

Au milieu des ces échanges plusieurs phrases de Bobin qu'on vient de leur dire me reviennent en tête. Car j'ai l'impression qu'on est un peu en train de les vivre :

- « *La joie convalescente d'une vie où plus personne ne sera considéré en fonction de sa place dans la société. Regard devant regard. Parole devant parole. Et c'est tout. Et rien d'autre. Et comme les puissants ne lâcheront jamais rien, il faudra (...) leur arracher ce dont ils sont les plus avarés : un regard délivré de tout mépris. Un regard humain, simplement. Ce 'simplement' est complexe. »*

- « *Faire sans cesse l'effort de penser à qui est devant toi, lui porter une attention réelle, soutenue, ne pas oublier une seconde que celui ou celle avec qui tu parles vient d'ailleurs, que ses goûts, ses pensées, et ses gestes ont été façonnés par une longue histoire peuplée de beaucoup de choses et d'autres gens que tu ne connaîtras jamais. Te rappeler sans arrêt que celui ou celle que tu regardes ne te doit rien, n'est pas une partie de ton monde. Cet exercice mental – qui mobilise la pensée et aussi l'imagination – est un peu austère, mais il te conduit à la plus grande jouissance qui soit : aimer celui ou celle qui est devant toi, l'aimer d'être ce qu'il est, une énigme – et non pas ce que tu crois, ce que tu crains, ce que tu espères, ce que tu attends, ce que tu cherches, ce que tu veux. »*

- « *La beauté est une manière de résister au monde, de tenir devant lui et d'opposer à sa fureur une patience active. »*

Et puis en revoyant leurs corps fermés qui se relèvent petits à petits, j'ai une phrase qui me reste :
« *Les livres ne savent pas, comme des tulipes, mourir et renaître et enfin mourir pour de bon. »*

A l'approche de la fin, personne ne veut que ce moment s'arrête.

Quand arrive l'heure de partir, on se quitte debout, en serrant la main de chacun de ces hommes un par un. Leurs yeux ne fuient plus, « regards devant regards ».

Nous, on en sort grandis...

Ignace
le jeudi 15 mars 2018
à Aurillac